

Québec français



Madeleine Monette

Madeleine Monette

Number 52, December 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45678ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Monette, M. (1983). Madeleine Monette. *Québec français*, (52), 38–39.

MADELEINE MONETTE

Un 31 décembre j'ai vendu mes meubles et résilié mon bail. Quelques jours plus tard je retournais à New York dans l'appartement où j'ai écrit *le Double Suspect* et où j'habite toujours. J'ignorais alors que j'allais devenir un étranger chez moi, et dans cette ville adoptive.

On voudrait croire que rien ne changera après notre départ, comme si le témoin ayant disparu rien ne pouvait plus arriver, et voilà qu'on ne s'y reconnaît plus tout à fait lorsqu'on revient.

On se demande si le temps aura raison de nos différences, comme si de nouvelles fréquentations pouvaient forcer de nouvelles ressemblances, et voilà que tout nous rappelle qu'on est d'ailleurs.

Dans les cinémas new-yorkais on ne rit pas toujours en même temps que les autres, et à Montréal on avoue avec regret qu'on n'a pas encore vu le dernier film d'Un tel. On ne se trouve nulle part en lieu sûr, nulle part complètement en terrain de connaissance, on a ses limites sous les yeux et on ne comprend ni l'aplomb ni l'arrogance de certains, on détonne ou alors on étonne ou on déçante, on ne voit plus pourquoi on suivrait docilement les impulsions de ceux qui nous entourent parce que ça n'a plus le don de nous rassurer, et bien que toujours convenable, on a de moins en moins le sens des convenances. On devient une étrangère et ça nous va, parce que la distance permet des rapprochements inattendus, parce que l'écriture elle-même opère une distanciation, inscrit une inadéquation de soi-même à soi et aux autres, à son histoire ou à la réalité présente, en suggérant elle aussi de nouvelles proximités. Quant au sentiment d'insécurité, il n'empêche pas l'écriture mais la propulse plutôt, en devient en quelque sorte le motif, comme les incertitudes de l'écrivain qui sont la raison de ce qu'il écrit.

Et loin des milieux littéraires, il semble plus facile de faire taire ce qui parlerait volontiers à sa place, ce qui donnerait à penser qu'on est dans le coup (et si possible qu'on y est un peu avant les autres). Alors dans ce silence qui n'est fait en réalité que de bruits filtrés, de formules suspendues et d'admiration momentanément oubliées, se risque une voix qui n'est sûre de rien, pas même

des affirmations les plus simples. On écrit pour se mettre en danger, plaire et déplaire du même coup, fomenter une sédition tranquille (et tout aussi improbable que certaines révolutions...), pratiquer un retournement des choses intimes où on est la première visée, traquée dans son propre système de défenses. Mais on pourrait écrire un roman comme on signe une carte d'adhésion, annoncer ses allégeances avec grand tapage, refuser de se mettre en scène (en supposant qu'on puisse ainsi en décider), on finirait toujours par n'exposer que soi, n'explorer dans ses retranchements ou ne mettre à découvert que sa subjectivité et rien d'autre. Les conformismes de toutes sortes ne font jamais que de pauvres écrans, et en littérature la pudeur est une position intenable.

Il se pourrait aussi qu'à l'étranger on se découvre une fidélité insoupçonnée, inquiète et attendrie, fidélité surtout aux temps de l'enfance et de l'adolescence. Craignant d'oublier comme si la distance avait sur nous le même effet que l'âge, on regarde derrière soi et on s'alarme que tout soit déjà si flou, en grande partie effacé. On n'a que trente-deux ans, jamais on n'a tant voulu savoir quelle enfant on a été, et quand une partie de notre passé meurt en notre absence, on a du mal à se le pardonner. Mais cela ne veut pas dire que l'on consente davantage à se raconter, à exposer dans le roman tout cela qui est du domaine des faits ou de l'anecdote.

Certains liront un texte de fiction pour se donner du plaisir et des émotions, découvrir des raisons à ce qui apparemment n'en avait pas, trouver la confirmation de ce qu'ils pensaient déjà (ne reconnaît-on pas ici nos plus belles lectures ?), et certains aussi pour rechercher les causes d'un mal vivre, donner cours à l'exaspération ou à l'indignation qu'ils répriment le reste du temps, apercevoir en eux le délinquant ou le déviant, l'être faux, désespéré ou violent, l'ange et le fou tout à la fois. Et si l'auteur a choisi de représenter l'intolérable ou l'indéfini, la lecture ne sera sûrement pas plus aisée que ne l'a été l'écriture. Quant au lecteur qui cherche l'autre (ou l'écrivain) dans le récit fictif, il peut toujours se dire que l'autre le cherche

aussi. D'ailleurs c'est précisément dans ce mouvement qu'ils peuvent se rencontrer, et non dans l'établissement d'identités quelconques, enfin cernées ou isolées.

Mais on a beau soutenir que le roman n'a pas pour projet de consigner, sauver de l'oubli ou reconstituer les faits, et que contrairement au journal il n'a rien ni personne à réhabiliter, on n'en est pas moins forcée d'admettre un jour ou l'autre que les liens entre l'écrit et le vécu sont non seulement « probables » mais confondants, niés tout autant qu'ils sont repris indéfiniment. Et quand on éprouve en écrivant ce sentiment intime de notre existence que Balzac appelait « le plaisir », le passé et l'ailleurs s'installent dans le présent selon un jeu de perspectives que la distance actionne et autorise. Alors, alors il importe peu que parfois on rie toute seule au cinéma. ■

Madeleine MONETTE

BIO-BIBLIOGRAPHIE

Née à Montréal dans le quartier Villieray, Madeleine Monette a fait un cours classique au Collège Saint-Ignace et des études de littérature à l'Université du Québec à Montréal.

Elle a enseigné au niveau collégial de 1972 à 1978, puis elle a été domiciliée à New York où elle écrit maintenant.

En 1980, elle a remporté le Prix Robert-Cliche décerné par le Salon international du livre de Québec pour son premier roman *le Double Suspect*.

De mars 1981 à juin 1982 elle a été boursière du Conseil des Arts, et en novembre 1982 elle a publié son second roman intitulé *Petites Violences*.

Le Double Suspect. Roman, Montréal, Quinze, 1980, 241 p. (Coll. « Prose entière »). Prix Robert-Cliche 1980.

« L'Américain et la Jarretièr », nouvelle, in *Fuites et Poursuites*. Montréal, Quinze, 1982, p. 11-35.

Petites Violences. Roman, Montréal, Quinze, 1982, 232 p. (Coll. « Prose entière »).

Formes

Il venait tous les après-midi. La première fois il avait fait tranquillement le tour en les examinant d'un air grave et attentif, puis il s'était planté sans se gêner devant l'une d'elles et n'avait pas bougé pendant des heures. Celle qu'il avait choisie était énorme mais n'en donnait pas moins une impression de petitesse : on aurait dit qu'elle n'osait pas occuper tout l'espace que réclamait son corps, et que pour se faire pardonner elle offrait timidement sa sensualité abondante, peut-être longtemps négligée. Disproportionnée mais plaisante à l'œil, elle avait des hanches que deux hommes n'auraient pu encercler complètement en étirant les bras, des pieds délicats, accrochés on se demandait comment à de longues jambes massives, et une tête lisse, pas plus grosse qu'un ananas. Assise, la chair de ses cuisses étalée sur un banc qui semblait la prolonger, elle avait des seins à peine formés, on aurait cru une simple ondulation de la peau, et un ventre plat, si tendu qu'il paraissait aspirer le reste de son corps. Quant aux traits fins de son visage, quant à la rondeur de son dos et à celle de ses bras qui s'aplatissait le long de ses côtes, formant ainsi un pli renflé sous les aisselles, ils lui donnaient un air de douce résignation : on songeait en la voyant à ces femmes trop lourdes qui s'abandonnent à la fatigue ou à l'ennui comme elles renonceraient à la vie. Il aurait pu casser sur ses jambes et s'affaisser tout à coup tant il était resté longtemps immobile devant elle, mais sa persévérance n'avait servi à rien. Derrière la surface brillante de sa peau il n'avait rien pressenti, ni chaleur grouillante ni mouvements. Sous le toit partiellement vitré, dans la lumière du jour qui soulignait les contours de son corps comme des touches de peinture blanche sur un tableau, il était resté là, curieux et interdit, incapable de débrouiller ses émotions ou même de savoir s'il en éprouvait aucune, jusqu'à ce qu'on lui intime de partir.

La seconde fois, pour dissimuler et contrôler tout à la fois son empressement, il avait monté lentement l'escalier tournant ; puis il s'était dirigé à pas vifs vers cette autre qui, à son grand soulagement, était précisément là où il se souvenait l'avoir aperçue la veille. Accroupie dans le renforcement éclairé d'un mur, elle n'offrait au regard qu'un dos courbé, blanc comme de la chaux émaillée, qui se rétrécissait vers le bas tel un œuf. Il n'aurait

pas pu la contourner, se glisser dans cet espace resserré sans la frôler ou se presser contre elle, et de toute façon il n'y avait pas songé. Tout au plus s'était-il déplacé de quelques centimètres à la fois, et lorsque la lumière avait frappé juste il avait aperçu une dénivellation quasi imperceptible, une fente peu profonde qui descendait doucement puis disparaissait de l'autre côté ; d'autres auraient pu en être attendris mais lui n'avait songé qu'à poser là sa main, avait dû concentrer son attention pour reprendre ce geste qu'il savait interdit. Plus haut les épaules semblaient se replier sur une absence de poitrine ou de visage, se fondre dans la voûte du dos pour en parfaire l'ovale ; elles enveloppaient ainsi la face cachée du corps, et la faisaient oublier comme une coquille son contenu humide et mou. Petit à petit les ombres s'étaient déplacées sous les croisées du toit de même que sur un papier carrelé, mais l'homme était resté confondu : plutôt que d'être pénétrant son regard n'avait été qu'insistant, ne s'était posé sur ce dos que pour ricocher, patiner ou se perdre aussitôt. Lorsqu'on était venu lui dire que c'était tout pour ce jour-là, il était si hébété et engourdi, si fermement rivé au sol qu'il aurait pu s'éloigner en oubliant derrière lui ses pieds, ses souliers.



Photo : John Cox

Un autre après-midi il avait passé des heures à tourner, dans la cour intérieure, autour d'une immense pierre plate ; sur cette pierre était allongé en arc de cercle un corps si dense et si compact que ses membres s'en détachaient à peine. C'était une masse couleur sable dont les lignes ondoyaient presque insensiblement, la tête s'y réduisant à une légère saillie et le ventre à une faible dépression. Sous tous les angles, de tous

les points de vue qu'il avait adoptés successivement à la manière d'un arpenteur, il avait eu du mal à distinguer un sein d'une épaule, à démêler une jambe de l'autre, comme s'il y avait regardé de trop près. S'épuisant à tourner et à tourner encore, il avait fini par croire que c'était peine perdue, que ce qu'il attendait ne se produirait pas. Et quand on lui avait demandé de quitter les lieux avec tous les ménagements que sa condition semblait requérir, il était déjà si étourdi que ses yeux n'arrêtaient pas de basculer dans leur orbite pour fuir ce qui flottait ou pirouettait absurdement au dehors.

Il avait fallu qu'il soit particulièrement perdu ou désespéré pour un jour se retrouver, sans même y penser, devant celle qui était ronde comme une boule, si ronde qu'il ne lui avait jamais reconnu une forme humaine. Il l'avait évitée jusque-là, allant droit devant lui ou ne lui jetant à l'occasion qu'un œil embarrassé, mais voilà qu'il s'était arrêté et que plus rien ne l'aurait fait bouger : il s'entêtait dans son désespoir et y trouvait même un plaisir étrange, mi-résignation, mi-sarcasme. Toujours cette rondeur lui avait semblé effrayante, insupportablement pleine et suffisante. Au bout de quelque temps il avait levé les yeux sur elle avec infiniment de précaution, mais, au lieu de les sentir dérapier comme il s'y attendait, il avait éprouvé une sorte d'apaisement. Il voulait tendre la main pour la toucher et se demandait si elle n'allait pas rouler à la moindre pression, lui échapper comme une rondelle de savon lui aurait glissé entre les doigts, lorsqu'il avait perçu un frémissement, oui, elle avait frémi, sa peau lisse et bombée et ronde, parfaitement ronde, avait frémi, il avait bien vu, là, cette secousse délicate comme un petit rire, là ce plissement, ces rides concentriques, ce renflement inespéré comme le premier souffle d'une noyée, là, elle avait frémi. Alors il avait frémi lui aussi, et avait eu envie de lancer un grand cri, avait sauté sur place puis dévalé le grand escalier, en avait avalé les marches à grands traits, car il lui pressait d'être seul à sa table pour décrire, comme la main décrit un cercle, la chaleur et la tendreté de la chair, la fermeté des muscles, l'odeur humide des chuchotements et l'obsession des parfums, le bouillonnement des pensées derrière le front et la force ou la mollesse des mouvements, la lumière et les voix, et les formes, les formes douces, si douces qu'il pouvait désespérer à les regarder. ■